

LE GÉNOCIDE RWANDAIS, ENTRE RÉALITÉ ET FICTION LITTÉRAIRE.

OUMAROU NA-AWA Mariama

*Enseignante Chercheure au département de Lettres, Arts et Communication (LAC), à la Faculté des Lettres et Sciences Humaines (FLSH) de L'Université Abdou Moumouni de Niamey (UAM)
rirose212@gmail.com*

Résumé

Tout comme les génocides arménien et juif, celui du Rwanda de 1994, a suscité une importante production littéraire à l'époque des faits et même des décennies plus tard. En 1998, soit quatre ans après les massacres, une résidence d'écriture a regroupé une dizaine d'écrivains de nationalités différentes autour de ce drame. Même si les ouvrages qui en sont issus appartiennent à des genres littéraires différents, il ressort des écrits des trois écrivains de ce corpus, une certaine constance pour ce qui est des faits, des lieux et des personnalités citées. Les faits réels sont repris par le biais de la fiction, par la bouche des personnages purement fictifs qui racontent les événements et les scènes de massacre en donnant une vision apocalyptique du monde. Ces aspects de fiction constituent la touche personnelle de chaque auteur dans sa façon de raconter et de saisir le génocide.

Mots clés : génocide, fiction, réalité, résidence, écrivains.

Abstract:

Like the previous genocides, the Rwandan genocide of 1994 gave rise to a significant literary production at the time of the events and even decades later. In 1998, four years after the massacres, a writing residency brought together a dozen writers of different nationalities to discuss this drama. Even if the works that came out of it belong to different literary genres, the writings of the three writers in this corpus show a certain consistency in terms of the facts, places and personalities cited. Real events are taken up through fiction, through the mouths of purely fictional characters who recount the events, the scenes of massacre by giving an apocalyptic vision of the world. These fictional aspects constitute the personal touch of each author in the way he or she tells the story of the genocide.

Keywords: *genocide, fiction, reality, residency, writers*

Introduction

Les ouvrages de ce corpus revisitent l'histoire tragique et douloureuse du Rwanda, notamment le génocide de 1994. Les trois écrivains convoqués dans cette étude font partie d'un groupe d'une dizaine d'auteurs africains de pays différents ayant séjourné au Rwanda en 1998 à l'occasion d'une résidence d'écriture. Cette dernière fut initiée par les organisateurs du Festival Fest'Africa(Lille) et la fondation de France dans le cadre de son programme "Initiative d'artiste " avec la collaboration des autorités rwandaises. Il s'agit de produire à l'issue de cette résidence, des ouvrages de tout genre sur le génocide pour lutter contre l'oubli.

Les œuvres produites font allusion à des réalités historiques connues et vérifiables, elles évoquent les différentes causes de ces conflits fratricides, mettent en scène des personnages qui renvoient à des personnes encore en vie ou ayant réellement vécu, à des endroits réels ayant servi de cadre aux événements. Ces faits réels sont repris par le biais de la fiction, à travers des personnages purement fictifs qui racontent les événements, les scènes de massacre en donnant une vision apocalyptique du monde. A travers ce mécanisme, ces écrivains présentent les faits de l'intérieur et expriment les sentiments de toutes les parties en présence.

Ainsi, la fiction montre au lecteur les mêmes faits qui ont été relayés par des centaines de journalistes, mais, elle fait parler les faits pour les rendre plus saisissants. Cela faisant, elle donne une nouvelle lecture de cet événement aussi douloureux que traumatisant.

Le présent article intitulé "*Le génocide rwandais, entre réalité et fiction littéraire*" va à travers les trois ouvrages de ce corpus : *L'Ainé des orphelins* de Tierno Monénembo, *Murambi, le livre*

des ossements de Boubacar Boris Diop et *L'Ombre d'Imana, voyage jusqu'au bout du Rwanda* de Véronique Tadjo, se pencher sur ce drame en y donnant une lecture différente.

Dans cette étude, il s'agira de répondre à la question suivante : quels aspects réels et fictionnels transparaissent dans ces ouvrages ? L'approche comparée et la sociocritique convoquées dans cette analyse permettront de faire ressortir les aspects réels évoqués par les trois auteurs, puis la part de fiction qu'on retrouve dans chaque œuvre.

1 : La réalité évoquée par les auteurs

Les œuvres de ce corpus évoquent des faits, des personnages et même des lieux qui sont réels. Chaque œuvre est une fiction fortement imprégnée de faits réels. Ce point mettra l'accent sur les causes de ces guerres telles qu'elles sont évoquées par les auteurs respectifs, l'évocation des sites de massacre ainsi que celle de personnages historiques.

1-1 : Les causes du conflit

L'ethnie a très souvent servi de prétexte pendant les guerres civiles africaines car certains acteurs politiques s'en servent pour exclure d'autres de la gestion de la chose publique. Les conflits évoqués dans ce corpus ont des causes à la fois ethniques et politiques. Mais l'accent y est mis différemment d'un ouvrage à l'autre. Au Rwanda, des considérations ethniques et politiques ont créé une spirale de violence ayant atteint son paroxysme en 1994.

1-1-1. Les manipulations ethniques

L'ethnie se définit selon l'Encyclopédie comme un " ensemble d'individus unis dans une communauté de langage et de culture et dont les structures économiques et sociales sont proches " (

Définition d'ethnie - étymologie, synonymes, exemples - Dictionnaire français - Encyclopædia Universalis consulté le 14/04/2024). Cette définition rejoint celle qu'on retrouve en sciences sociales notamment celle de l'anthropologue Paul Mercier pour qui, l'ethnie est un " groupe fermé descendant d'un ancêtre commun ou plus généralement ayant une même origine, possédant une culture homogène et parlant une langue commune ; c'est également une unité d'ordre politique " (ETHNIE : Definitions-Encyclopaedia Universalis consulté le 26/12/2023).

De ces deux définitions, il ressort que l'ethnie regroupe des personnes ayant en commun l'origine, la langue, la culture et la religion. Cette définition ne s'applique pas à la configuration sociale du peuple rwandais où les trois ethnies (Hutu, Tutsi et Twa) parlent la même langue, le Kinyarwandais et ont la même religion. La classification ethnique s'est faite en fonction des activités socioprofessionnelles et certaines spécificités physiques qui permettaient de différencier ces trois communautés.

En 1931, l'administration coloniale a imposé au Rwanda la mention de l'ethnie sur la carte d'identité. Cela a facilité la stigmatisation des Hutus pour les écarter des instances de décision pendant la colonisation, puis plus tard, celle des Tutsis pour faciliter leur persécution pendant la gestion des Hutus. Ainsi, dans les ouvrages qui portent sur le génocide, on retrouve fréquemment ce recours à la vérification des cartes d'identité par les miliciens et soldats pour débusquer et tuer les Tutsis au sein d'un groupe.

Dans *L'Ainé des orphelins*, Tierno Monénembo à travers le personnage de Faustin, décrit la stigmatisation des Tutsis au village de Nyamata, avant leur exécution à l'église locale qui est aujourd'hui un site historique au regard du massacre de 25000 à 30000 Tutsis en avril 1994. Des maisons tutsies avaient été

auparavant ciblées et marquées pour faciliter l'extermination des habitants qui étaient abattus pour leur seule appartenance à cette ethnie. Les Hutus étaient déterminés à venger la mort du président hutu Juvénal Habyarimana.

Un peu avant ces massacres, les miliciens avaient débarqué à Nyamata, tirant en l'air et proférant des menaces : " Nous allons bruler les tutsis ainsi que leurs amis ! " (T.Monénembo, 2000, p.144). La raison qui justifie cette mise à mort est avancée en ces termes : " parce que ce sont des cancrelats ! " (T.Monénembo, 2000,p.144). Le 15 avril, le village fut attaqué par les Interahamwe qui avaient auparavant massacré les citoyens de Ntarama. Au début des massacres, la consigne donnée était l'extermination de tous les Tutsis, car comme le disait le vieux Casimir Gatabazi s'adressant à son fils chef des miliciens : " vous n'avez pas le droit d'échouer " (B.B.Diop, 2000,p.22). La position de ce personnage, ancien témoin des événements de 1961 traduit le sentiment de beaucoup de Hutus qui pensent détenir le droit de vie et de mort sur une ethnie à l'égard de laquelle, ils ne nourrissent que haine et mépris.

Les Tutsis vivent dans la peur car ils savent que leurs vies étaient menacées au regard du climat hostile dans lequel ils évoluent. La réponse que Séraphine, une Tutsie, donne à son mari Michel Serumundo illustre la cohabitation tendue entre ces deux ethnies le 6 avril : " les voisins ? Ils ne m'ont pas adressé la parole de toute la soirée, a dit Séraphine " (B.B.Diop, 2000,p.16). Des voisins s'évitaient et étaient prêts à tuer pour répondre à l'appel des Hutus.

Véronique Tadjó évoque ce cycle de haine entretenu au Rwanda par l'Elite intellectuelle pour se maintenir au pouvoir. Un journaliste se trouvant sur place pendant les tueries souligne : " [...] Mais les massacres furent bel et bien le résultat des manipulations politiques de l'élite qui créa un climat de haine et de division en poussant la majorité ethnique contre la minorité

afin de garder le pouvoir ". (V. Tadjou, 2000, p.31). Et au nom de cet appel au massacre, les Tutsis ont été systématiquement assassinés par les Hutus. Le Rwanda était devenu un cimetière à ciel ouvert où on trouvait des cadavres partout y compris dans l'eau : " Lors du génocide, des milliers de Tutsis ont été jetés dans les eaux du fleuve kagera afin qu'ils retournent en Ethiopie ".(V.Tadjou, 2000 ,p.31). Tout comme l'ethnie, la politique a été aussi utilisée comme prétexte pour justifier cette folle violence.

1-1-2. La politique au cœur du conflit

En dehors de l'ethnie, la politique est aussi présentée comme l'une des causes de ce conflit. Les différents auteurs ont souligné les intérêts politiques mis en jeu qui ont conduit à ce massacre de masse. Dans *Murambi, le livre des ossements* de Boubacar Boris Diop, cet aspect de la politique est souvent rappelé par Jessica, Joseph Karekesie, les colonels Mussoni et Etienne Perrin. Le docteur Joseph Karekesie est l'initiateur du massacre de l'école technique de Murambi où il avait envoyé des milliers de Tutsis à la mort, y compris sa femme et ses deux enfants.

Malgré cela, la France voyait en lui un interlocuteur dans le dénouement de la crise en décidant de " faire traverser la frontière à Joseph Karekesie et surtout de garder le contact avec lui. " (B.B.Diop, 2000,p.146). Pourtant, au moment du génocide, la France avait brillé par son absence, d'où ce reproche fait par Karekesie : " vous connaissez chaque rouage de la machine à tuer et vous avez regardé ailleurs parce que cela vous arrangeait " (B.B.Diop, 2000,p.151).

Dans *l'Ainé des orphelins*, l'alerte avait été donnée par l'italienne Tonia Locatelli qui avertissait la communauté internationale sur les abus et violences politiques en cours au Rwanda : " On allait tuer les Tutsis, on allait tuer les Hutus qui n'étaient pas pour le président Habyarimana, on allait tuer tout

ce qui bougeait si l'on ne faisait rien ".(T.Monénembo,2000,p.1 22). Elle fut menacée par le sous-préfet avant d'être assassinée par des miliciens. Cette exécution montre clairement que les miliciens étaient à la solde du gouvernement hutu.

A Nyamata, avant le carnage de l'église, une famille a été massacrée pour ses affinités avec le FPR. Monénembo a présenté sommairement le Quartier Général de cette organisation rebelle à travers une description de cet espace par Faustin. Cette organisation politique a freiné cette folie meurtrière et libéré progressivement les villes occupées par les génocidaires.

Véronique Tadjó au cours de son premier voyage au Rwanda donne la parole à un journaliste qui a couvert le génocide et qui dans ses propos dénonce l'implication de la France ainsi que celle de la Belgique.

Ainsi, la France et la Belgique continuèrent jusqu'au bout à soutenir un régime génocidaire car pour eux, seule la majorité ethnique hutue était garante de démocratie au Rwanda. Mais les massacres furent bel et bien le résultat des manipulations politiques de l'élite qui créa un climat de haine et de division en poussant la majorité ethnique contre la minorité afin de garder le pouvoir. (V. Tadjó,2000, p.43).

Il ressort de cette analyse que des décisions politiques au niveau local et international ont fortement impacté le peuple rwandais pendant ces 100 jours de massacre. Les Rwandais ont au moment des faits dénoncé le silence de la communauté internationale ainsi que l'implication de la France dans cette tragédie. Les écrivains ont à leur tour dénoncé cette complicité de la France dans ce drame.

1-2 : La reconstitution des événements et des sites réels

Les écrivains de ce corpus ont évoqué des sites réels du massacre, des événements historiques qu'ils soient ou non datés ainsi que des personnages qui existent ou ayant réellement existé.

1-2-1. La convocation des sites réels

Les trois écrivains ont pratiquement fait une description choquante des mêmes sites de massacre. Ainsi, des lieux comme Nyamata, Ntarama, Bisesero, Murambi reviennent dans pratiquement tous les ouvrages écrits sous l'initiative " *écrire par devoir de mémoire* ". Le village de Nyamata est situé à 35 kms de Kigali, son église avait accueilli des milliers de Tutsis qui se croyaient à l'abri des violences dans ce lieu de culte. Au contraire, ce regroupement a rendu facile leur extermination.

Dans *L'Ombre d'Imana, voyage jusqu'au bout du Rwanda*, Véronique Tadjó précise l'heure du début des massacres à Nyamata: " c'est le 15 avril 1994 de 7 h30 du matin à 14 heures que le massacre s'est déroulé à Nyamata. Plusieurs milliers de personnes avaient trouvé refuge dans l'église et ses annexes. " (V.Tadjó,2000,p.21).

L'Ainé des orphelins, consacre tout un passage à la description de la foule qui se trouvait dans l'église de Nyamata et qui fut massacrée ce 15 avril 1994 : "On entendit hurler des ordres. Les vitraux volèrent en éclats, les icônes tombèrent en poussière, des dizaines de cervelles déchiquetées éclaboussèrent le plafond et les murs. Ils jetaient des grenades. ".(T.Monénembo,2000,p.15 6).

Le village de Ntarama est évoqué dans les trois ouvrages, mais les écrivains n'ont pas donné autant de détails que pour celui de Nyamata. Monénembo parle de ce village lieu d'où est partie l'attaque de Nyamata. Boris Diop en fait une étape lors de la visite de Cornelius sur les sites du génocide, il le décrit ainsi : "A l'intérieur de la paroisse (...) sur deux longues tables, dans une hutte rectangulaire en paille, étaient exposés des restes humains : les crânes à droite et divers ossements à gauche " (B.B.Diop, 2000,p.87). Véronique Tadjou en parle en ces termes : " Eglise de Ntarama site de génocide + ou -5000 morts. (...) Les survivants ont construit des bâtiments souterrains où les squelettes et les restes ont été entassés sur plusieurs rayonnages. Quarante-huit caveaux ici, soixante-quatre caveaux là-bas. " (V.Tadjou,2000,p.24)

En dehors des lieux cités par les trois écrivains, il en existe d'autres qui ne se retrouvent que dans l'ouvrage de Boubacar Boris Diop. C'est le cas de Bisesero et Murambi. La ville de Bisesero, située à 161 kms de Kigali, est évoquée par l'auteur pour la bravoure de ses habitants. Appelée le mémorial de résistance, Jessica l'exalte ainsi :

Stephane Nkubuto me demande de bien noter et de faire savoir que les habitants de Bisesero, de rudes guerriers, ont l'intention de résister. Depuis 1959, chaque fois qu'il y a des massacres, ils s'organisent et réussissent au moins à repousser les assaillants. (B.B. Diop,2000, p34).

L'école technique de Murambi est un site situé à 157 kms de Kigali où entre 45 000 et 50 000 personnes ont trouvé la mort. Dans le roman, ce lieu est ainsi décrit : "A Murambi, les corps recouverts d'une fine couche de boue, étaient presque tous intacts. Sans qu'il pût dire pourquoi, les ossements de Murambi lui donnaient l'impression d'être encore en vie. Il prit peur" (B.B. Diop,2000, p173). Après les massacres, Murambi a servi

de quartier général à l'opération Turquoise initiée en juin 1994 par la France après la débâcle de l'armée gouvernementale rwandaise. En effet, la France avait érigé son quartier général au-dessus du charnier. Boubacar Boris Diop évoque le comportement de la France dans cette douloureuse phase de l'histoire du Rwanda :

La suite de l'histoire implique les militaires français de l'Opération Turquoise. Lorsque ceux-ci arrivent dans la zone en juin 1994, leurs chefs estiment que l'école est l'endroit idéal pour abriter un QG. Mais que faire des dizaines de milliers de corps abandonnés sur place par les Interahamwe ? Loin de s'en émouvoir, les officiers de Turquoise n'y voient qu'un petit embarras technique, plutôt facile à résoudre. Ils prêtent du matériel aux organisateurs du massacre et ceux-ci font creuser de grands trous où des milliers de cadavres sont jetés pêle-mêle. Et que font les hommes de Turquoise lorsque les charniers sont bien remblayés ? Eh bien, aussi incroyable que cela puisse paraître, ils plantent le drapeau tricolore au-dessus des charniers, ils installent des barbecues au-dessus des charniers et ils tracent un terrain de volley-ball au-dessus des charniers. Aujourd'hui une inscription rappelle cet épisode peu glorieux d'une expédition qui se voulait... humanitaire (Murambi, le livre des ossements chs.univ...consulté le 05/05/2015)

Dans son roman, il fait ressortir ce comportement ambigu de la France à travers le personnage du Docteur Joseph Karekesie. Les mêmes détails reviennent, l'auteur décrit la même réalité qui lui a été rapportée dans les écrits ou qu'il a découverte lors de sa visite au Rwanda :

Exact, a-t-il fait sèchement avant d'ajouter : je les ai envoyés à la mort mais à Murambi vos hommes ont construit des terrains de volley et installé des barbecues au-dessus de leurs charniers. C'est ça votre putain d'humanisme ? (B.B.Diop, 2000,p155)

L'opération turquoise est aussi évoquée par Tadjou : " C'est grâce à l'opération turquoise qu'il a pu s'échapper. La zone humanitaire gardée par les troupes françaises a eu pour effet de créer un véritable couloir dans le pays, bloquant ainsi l'avancée de l'armée rebelle et permettant à des milliers de Hutus de fuir vers l'étranger ". (V. Tadjou,2000, p.30).

1-2-2. L'évocation des événements et personnages historiques

Comme événements, les romans du corpus font sans détailler allusion aux accords d'Arusha, il en est de même pour certains lieux comme Nyabarango, Rutongo, Kanzenzé. La radio Mille Collines a joué un rôle prépondérant dans les massacres de 1994. Elle a propagé pendant des mois des messages de haine, des appels à l'extermination des " Inyenzi ", des cancrelats. Le rôle de cette radio est dénoncé aussi bien par Boris Diop que par Monénembo dans les deux romans. Faustin livre les informations suivantes : " le soir, on s'attroupait autour de la Télé du bar de la Fraternité et de la Radio Mille Collines. On voyait ces messieurs de la Télé expliquer le maniement des machettes. " (T. Monénembo,2000, p.143)

Dans son roman, Boris Diop évoque les dates de 1959 et 1962 en les rattachant à des massacres antérieurs à ceux de 1994. Ces dates correspondent à des événements historiques et sont reprises dans *L'Aîné des Orphelins* : " Il arrivait que, lassé par

les nécessités de l'oubli, un adulte évoquât la saignée de 1959, celle de 1964, celle de 1972, etc. " (T.Monénembo, 2000, p119).

Le village de Nyamata est aussi lié à un autre événement antérieur au génocide, il s'agit de la mort de Tonia Locatelli, une italienne tuée le 09 mars 1992 pour avoir abrité des Tutsis persécutés par des Hutus. Sa tombe se trouve actuellement sur le site. Le narrateur de *L'Aîné des orphelins* dévoile la cruauté des assassins de l'Italienne dans les lignes suivantes : " On la cueillit au portail. On l'assomma d'un coup sur la nuque. On la traîna jusque dans la cour de l'église. On la découpa en morceaux " (T. Monénembo,2000, p.123).

Ce même événement est ainsi évoqué par Véronique Tadjó :

C'était une infirmière italienne. Déjà en 1992, quand les premiers massacres des Tutsis ont commencé, elle a protesté auprès des autorités. Devant l'indifférence, elle a lancé des accusations sur une radio étrangère : "il faut sauver ces gens-là, il faut les protéger. C'est le gouvernement lui-même qui fait ça !" Deux jours après, elle était assassinée par des militaires sur le seuil de sa maison (V. Tadjó,2000, p.25)

En dehors des événements réels évoqués, les trois écrivains citent des personnages historiques. Juvénal Habyarimana est porté au pouvoir en 1973 à la faveur d'un coup d'Etat. Son assassinat le 6 avril 1994 est l'élément déclencheur du génocide. Les Hutus voyaient en cela une action des rebelles du FPR qui sont des Tutsis exilés et voulant reconquérir le pouvoir

Le président Mutara Rudahigwa est évoqué dans ces ouvrages pour expliquer l'origine des premiers pogroms. En effet, en 1959 sa mort conduit à un problème de succession car les Hutus ont refusé le successeur proposé et ont insisté pour intégrer le gouvernement. Ce qui conduit à une guerre civile et au massacre des Tutsis qui étaient minoritaires. Cela a débouché sur la fuite de dizaines de milliers de Tutsis. Le 1^{er} juillet 1962, le Rwanda

devint indépendant. En 1963, une tentative de coup d'Etat des exilés tutsis venus du Burundi échoua et servit de prétexte au massacre de nombreux Tutsis. En 1964, des cadavres de Tutsis furent jetés dans la rivière Nyabarongo pour leur faire rejoindre le Nil.

Boris Diop après avoir visité les sites du génocide évoque ce village en décrivant le corps de Theresa Mukandori, morte de façon atroce : " Mais Nyamata, c'est aussi : Teresa Mukandori parce que, justement, même de l'au-delà et après avoir subi des atrocités littéralement insensées, elle semble être restée si pleine de force et de vie " (Murambi, Le livre des ossements consulté le 04/05/2015). Dans son roman, il observe le cadavre de la dame sous le regard de Cornélius :

La jeune femme avait la tête repoussée en arrière et le hurlement que lui avait arraché la douleur s'était figé sur son visage encore grimaçant. Ses magnifiques tresses étaient en désordre et ses jambes largement écartées. Un pieu-en bois ou en fer, Cornelius ne savait pas, il était trop choqué pour s'en soucier-était resté enfoncé dans son vagin. (B.B. Diop,2000, p89).

Le destin tragique de ce même personnage a suscité la description suivante chez Véronique Tadjo :

La femme ligotée. Mukandori. Vingt-cinq ans. Exhumée en 1997. Lieu d'habitation : Nyamata centre' mariée. Enfant ? On lui a ligoté les poignets, on les a attachés à ses chevilles. (...) Elle a été violée. Un pic fut enfoncé dans son vagin. Elle est morte d'un coup de machette à la nuque. On peut voir l'entaille que l'impact a laissée. (...) Elle est là pour l'exemple, exhumée de la fosse où elle était tombée avec les autres corps. Une momie du génocide.

Des bouts de cheveux sont encore collés sur son crâne. (V. Tadjou, 2000p.19-20).

La description de cette femme est la même qu'on se place du point de vue des écrivains ou des personnages de leurs ouvrages. Cette communauté d'esprit de ces écrivains sur cet acte barbare est certainement due à leur appartenance à la même résidence d'écriture.

2 : La prégnance de la fiction dans la trame des récits

Comme souligné plus haut, tous ces conflits sont réels de même que les espaces cités et les événements évoqués. Le travail des écrivains a consisté à donner une âme à ces personnages, un visage humain aux réalités découvertes, des sentiments d'amour, de haine, d'espoir, de désespoir et d'amitié que ces auteurs ont éprouvés vis - à - vis des victimes ou bourreaux. Ainsi, ces auteurs proposent une nouvelle lecture de cette terrible réalité non pas en présentant les faits qui sont connus de tous mais en les faisant parler à travers les personnages par le truchement de la fiction.

2-1 : la narration

Sur les trois ouvrages du corpus, nous avons deux romans et un ouvrage hybride qui alterne témoignage, reportage et récit. Le point consacré à la narration va s'intéresser au moment où chaque histoire est racontée et à la façon dont les événements sont racontés par les narrateurs.

Dans *L'Aîné des Orphelins*, Tierno Monémbo dans une narration ultérieure, fait parler Faustin, un adolescent de 15 ans. Ce dernier depuis la prison de Kigali, raconte par bribes, le génocide rwandais en se remémorant le massacre de ses parents dans l'église de Nyamata, son séjour dans le camp du FPR, son crime, son procès et sa condamnation à mort. La narration est

discontinue. Le récit commence par la fin de l'histoire, l'auteur procède par analepses pour restituer des épisodes alternés ou imbriqués, et revenir sur les faits racontés.

Le narrateur de *L'Ainé des orphelins* est selon la classification de Genette¹, homodiégétique car il fait partie de la diégèse et de son propre récit. Il est en même temps autodiégétique puisqu'il est le héros de l'histoire qu'il raconte. L'aspect discontinu de la narration fait réfléchir davantage le lecteur qui doit fournir un effort supplémentaire pour agencer dans l'ordre chronologique les événements et les faits racontés, mais il est aussi révélateur du choix esthétique de l'écrivain. Ce dernier n'a pas beaucoup mis l'accent sur le moment du massacre, qu'il ne fait qu'effleurer ; mais il s'attarde sur la vie des enfants orphelins au lendemain de ce génocide. Il décrit la vie des orphelins qui se regroupent et s'organisent pour survivre dans une société en manque de repères.

Boubacar Boris Diop distribue la narration à plusieurs personnages dont le récit éclaire le lecteur en levant le voile sur un pan de l'histoire. C'est une narration intercalée due aux va et vient qui soutiennent la diégèse. Le passé et le présent sont entremêlés, cela perturbe la chronologie des faits rapportés mais en même temps permet de réconcilier le passé et le présent par effets de superposition. Tous les acteurs du conflit prennent la parole, mais le récit est balisé par deux narrateurs principaux (une Tutsie et un Hutu) pour rendre la vision des événements du point de vue communautaire et du genre.

Les deux héros de Boris Diop détaillent les tragiques événements au moment du génocide et quatre ans après. Tout comme Faustin, les deux principaux personnages de Boubacar Boris Diop sont homodiégétiques et autodiégétiques car ils appartiennent à l'histoire qu'ils racontent et sont les deux instances centrales dudit récit.

¹ Gérard Genette, critique littéraire et théoricien du structuralisme.

Dans *l'Ombre d'Imana, voyage jusqu'au bout du Rwanda*, Véronique fait alterner des témoignages de victimes, bourreaux, des articles de presse et ses observations personnelles au cours de ses déplacements et de ses rencontres en terre rwandaise. Les intervenants racontent chacun dans une narration ultérieure son expérience du génocide. Dans cet ouvrage hybride, le récit est conduit par plusieurs personnages et même si les histoires sont indépendantes elles ont quand même le génocide comme point commun. On trouve des éléments de fiction dans quelques récits comme " la colère des morts " et " sa voix " où l'auteure fait parler l'esprit d'un mort revenu tourmenter les vivants à travers une pluie démentielle. Il a fallu l'intervention d'un devin pour connaître les exigences de cet esprit vengeur et parvenir à l'apaiser.

2-2 : L'attribution des rôles à des personnages imaginaires

En dehors des personnages réels évoqués, les écrivains créent des personnages fictifs pour traduire leur vision du monde. On distingue plusieurs groupes de personnages : le groupe des victimes, celui des éléments de la communauté internationale et enfin celui des Hutus.

Dans ces trois ouvrages, les victimes sont essentiellement des Tutsis qui se battent pour survivre dans le monde apocalyptique et précaire de la guerre. À travers le personnage de Faustin et des habitants de Nyamata, l'auteur explore dans *L'Aîné des Orphelins*, le sentiment des victimes avant, pendant et après le génocide. À Nyamata, toute la population a été dirigée à l'église, puis, un contrôle de cartes a été opéré ; les Hutus ont pu sortir et laisser les Tutsis périr dans l'église. Théoneste, le père de Faustin, bien qu'étant Hutu a préféré rester et mourir avec sa famille. Le comportement de ce père de famille est naturel et

pose l'épineuse question des mariages inter-ethniques et du sort réservé aux enfants issus de cette union pendant le génocide.

Dans son roman, *Boubacar Boris Diop* présente aussi un groupe constitué de victimes, les Tutsis parmi lesquels il y a Jessica une militante du FPR, Stanley, Theresa Mukandori, Michel Seremundo, Gérard Nayinzira... Parmi ces personnages, se trouvent des civils qui sont des victimes directes et indirectes et des militants du FPR qui se battent pour la reconquête du pouvoir et pour le retour des réfugiés tutsis forcés à l'exil lors des massacres précédents. Les Tutsis étaient terrorisés, Michel le dit en ces termes :

Je venais de me rendre compte que c'était comme si notre maison nous faisait brusquement peur. Je suis entré. Les volets de nos voisins étaient hermétiquement clos. Ils écoutaient cette radio des Mille Collines qui lance depuis plusieurs mois des appels au meurtre complètement insensés. (B.B.Diop, 2000,p.18)

A l'instar de Michel, tous les Tutsis de ce roman sont envahis par la sensation de la peur. C'est le cas de Jessica, qui utilise une fausse carte d'identité pour se mouvoir en ville et servir d'agent de renseignement au FPR. Sa meilleure amie, Theresa, une Tutsie s'était réfugiée dans l'église de Nyamata où elle a été tuée.

Dans *l'Ombre d'Imana, voyage jusqu'au bout du Rwanda*, on retrouve dans la catégorie des victimes des Tutsis mais aussi des ressortissants étrangers qui leur ressemblaient physiquement et certains Hutus modérés qui étaient contre le génocide. L'auteure l'annonce dans ce passage : " (...) ceux qui faisaient la chasse aux Tutsis demandaient d'abord à voir les cartes d'identité pour identifier leurs futures victimes. Et puis, combien d'ossements de Hutus modérés, ces hommes et ses femmes qui refusaient le génocide, sont entremêlés à ceux des autres " (V. Tadjou,2000p.26).

A côté de ce groupe de personnages, se trouve un autre qui est constitué de personnes étrangères attirés par les événements survenus au Rwanda. On retrouve dans ce groupe, des journalistes qui profitent du massacre pour vendre l'image de l'Afrique. Tierno Monénembo évoque ce tapage médiatique autour du génocide rwandais à travers le personnage de Rodney selon qui : " [...] les morts sont de grandes stars, même quand il ne leur reste plus que les crânes ".(T.Monénembo,2000,p.99). Il se sert de la crédulité et de la cupidité de Faustin pour l'encourager à mentir devant la presse internationale.

Toujours dans ce groupe, se trouvent des membres de l'assistance humanitaire voulant aider les enfants en difficulté. Il s'agit notamment de Claudine Karemera et d'Una Flannery O'Flaherty de Human Rights Watch qui tentent d'aider les enfants à se réinsérer socialement : " [...] Una est venue au Rwanda pour monter un orphelinat sur la route de Rwamagama. ... " (T. Monénémbo,2000, p.65). En dehors des civils, on trouve des militaires français dans ce groupe de personnages. Le colonel Etienne Perrin obéissant à sa hiérarchie a joué un rôle capital car il a permis aux acteurs du massacre de s'échapper, particulièrement le Docteur Joseph Karekezie qui lui parle sur ton moqueur : " A demain, colonel Perrin. Si j'ai bien compris, vous êtes...comment dire...obligé d'évacuer le criminel de guerre sur Bukavu ? Les ordres de mes bons amis de Paris, c'est cela ? " (B.B. Diop,2000, p.157).

Véronique Tadjó à son tour donne la parole à un journaliste qui fait une lecture lucide des massacres et situe les responsabilités et les complicités dont a bénéficié le régime hutu de l'époque. L'indifférence de la communauté internationale et sa tergiversation à donner un statut juridique aux violences rwandaises ont permis au pouvoir local de dérouler son projet macabre contre des civils tutsis :

Pendant que le génocide suivait son cours, en Afrique du Sud, Nelson Mandela se faisait élire à la magistrature suprême. Le monde préférerait tourner les yeux vers lui pour célébrer ce moment historique qui marquait la véritable fin de l'apartheid. Les gouvernements des grandes puissances savaient que des massacres étaient perpétrés au Rwanda, mais ils furent lents à réagir et à admettre qu'il s'agissait d'un génocide. (V.Tadjo, 2000,p.43).

Le troisième groupe de cette étude des personnages est celui des Hutus qui en grande majorité persécutent les Tutsis. Ils sont tantôt initiateurs/instigateurs, miliciens, soldats mais aussi des personnages qui œuvrent pour la réconciliation nationale. Les instigateurs cités dans les trois ouvrages ne sont pas toujours nommés. Il y a des préfets, des bourgmestres et d'autres citoyens. Dans *L'Aîné des Orphelins*, Faustin évoque la participation du sous-préfet de Nyamata qui a convié toute la population à se rendre à l'église : "Ici votre sous-préfet ! Ici, votre sous-préfet ! Je demande à tout le monde de rejoindre l'église. L'armée va vous protéger ! Je répète : l'armée va vous protéger !". (T.Monénembo, 2000, p.153). Une fois à l'intérieur, il reprend : " (...) : les Hutus sont priés de sortir avec leur pièce d'identité ! " (T.Monénembo, 2000,p.154). Ainsi, la carte d'identité étant exigée pour sortir, les Tutsis furent piégés et massacrés par les militaires et les miliciens dans cet espace culturel.

Chez Boubacar Boris Diop, c'est le Docteur Joseph KareKesie, le père de Cornelius, qui a initié les massacres de Murambi. En dehors du rôle de ce docteur, le milicien Aloys Ndasingwa raconte la visite du préfet à l'église de Nyamata et son indignation de découvrir des survivants du massacre : " Quatre. C'est trop. [...] Tu ne peux même pas comprendre que ces quatre-là vont raconter demain des mensonges dans les

journaux ? Tu ne peux pas le comprendre, hein ? " (B.B.Diop, 2000,p.101).

En dehors des instigateurs et ou des personnalités politiques, on retrouve dans ce groupe de Hutus, des bourreaux parmi lesquels les éléments des forces de l'ordre, les miliciens et les civils. Chez Boubacar Boris Diop, Faustin Gasana, le chef de la milice est le seul milicien clairement nommé dans le roman. Fier de sa réussite sociale et du rang qu'il occupe dans la milice, il se prépare lui et ses éléments pour l'offensive : " [...]A Kibungo comme dans le reste du Rwanda, nous allons juste aligner les Tutsi aux barrières et les tuer. Ce sera chacun son tour. " (B.B.Diop, 2000, p.28). Parmi les éléments des forces de l'ordre ayant participé aux massacres, on retrouve le soldat de la garde présidentielle qui a laissé la vie sauve à Rosa Karemera moyennant la somme de dix mille francs.

Chez Tierno Monémbo, Faustin évoque la présence du brigadier Nyumurowo dans l'église. Il encourageait Théoneste qui est Hutu à sortir de l'église et à abandonner sa femme et ses enfants à une mort certaine. Il estime que : " Ce sont des Tutsis et les Tutsis n'ont pas le droit, répliqua sèchement Nyumurowo ".(T.Monémbo,2000,p.154). Puis ce même narrateur nous apprend qu'il fut conduit au camp par un élément du FPR.

Dans l'ouvrage de Véronique Tadjo, émergent des précisions sur la nature et le statut social des bourreaux. Ainsi, dans cette catégorie, elle cite sans le nommer un pasteur jugé pour crime de génocide. Sont également cités : Froduard le paysan, Edouard Mujyambere le militaire, les 7000 prisonniers de la prison de Rilissa, un groupe de condamnés à mort et un autre groupe de 253 prisonnières. L'âge variable des prisonniers et leur statut montrent que toutes les classes sociales ont été impliquées dans l'exécution de ce massacre de masse. La stratégie des

instigateurs est de rendre collectif et impersonnel le massacre d'avril 1994.

Conclusion

Cette étude a permis à travers trois ouvrages issus de la même résidence d'écriture, d'analyser les éléments réels et ceux fictionnels relatifs à la créativité de chaque écrivain. Dans ces ouvrages, les trois écrivains se sont fortement appuyés sur des faits réels notamment les causes des conflits, les sites des massacres et les personnes historiques/politiques ayant joué un rôle dans l'histoire du Rwanda. À côté de ces aspects réels, chacun a à son tour convoqué la fiction selon le type de narration et de personnage de son choix. Boubacar Boris Diop a opté pour une narration conduite par deux narrateurs et des relais, Tierno dans une narration ultérieure fait intervenir un narrateur et Véronique alterne reportage, nouvelle et témoignage.

L'analyse a démontré que des faits réels reviennent dans les trois œuvres car provenant des informations recueillies au cours des visites sur les sites de massacres, des échanges avec les victimes, les bourreaux, les avocats, les journalistes. En partant de ces faits, chaque écrivain a à sa manière revisité l'histoire douloureuse du Rwanda qui a connu en 100 jours le génocide le plus court, le plus sanglant et le plus massif du siècle.

Références bibliographiques :

Baladier Louis (1991), *Le Récit Panorama et Repères*, Paris, Les Editions STH,

Diop Boris Boubacar (2000), *Murambi, le livre des Ossements*, Abidjan, NEI,

Genette Gérard Raymond (1983), *Nouveau Discours du récit*, Paris, Le Seuil,

Hatzfeld Jean (2003), *Une saison de machettes*, Paris, Seuil,
Monénémbó Tierno(2000), *L'Ainé des Orphelins*, Paris ,Les Editions du Seuil,
Monénémbó Tierno (1996), *Pelourihno*, Paris, Les Editions du Seuil,
Mukagasana Yolande (1997), *La Mort ne veut pas de moi*, Fixot,
Rurangwa Révérien (2006), *Génocidé*, Presse de la Renaissance,
Sehene Benjamin (2005), *Le Feu sous la soutane : un prêtre au cœur du génocide Rwandais*, Paris, l'Esprit Frappeur,
Tadjo Véronique (2000), *L'Ombre d'Imana, voyage jusqu'au bout du Rwanda*, Actes Sud,

Webographie

-Définition de ethnie - étymologie, synonymes, exemples - Dictionnaire français - Encyclopædia Universalis (consulté le 14/04/2024),

-Encyclopædia Universalis

<https://www.universalis.fr/encyclopedie/ethnie/2-definitions/>(consulté le 26 décembre 2023),

-Murambi, Le livre des ossements chs.univ-paris1.fr/genocides-et-politiques-memorielles/Murambi.pdf (consulté le 04/05/2015).